

# L'ENCYCLOPÉDIE DE LA VICTIME CONSENTANTE

Dr. Sarcasme



# **L'encyclopédie de la victime consentante**

*Par Dr. Sarcasme*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Morphologie d'un spaghetti trop cuit	4
Chapitre 2 : Le charisme d'une huître sous Lexomil	8
Chapitre 3 : L'art de se faire racketter par son propre reflet	13
Chapitre 4 : Le style vestimentaire 'Enfant perdu à Decathlon'	17
Chapitre 5 : La technique de défense de l'opossum	21
Chapitre 6 : Le regard du condamné à perpétuité (option sursis)	25
Chapitre 7 : La mèche rebelle du premier de la classe	30
Chapitre 8 : L'audace du silence gênant	35
Chapitre 9 : Le syndrome du 'Zèbre' en PLS	39
Chapitre 10 : Prédateur d'empathie : le loup déguisé en agneau	43
Chapitre 11 : L'Olympia rempli au chloroforme	47
Chapitre 12 : La revanche du boloss certifié	52

# Chapitre 1

## Morphologie d'un spaghetti trop cuit

Mesdames, Messieurs, et vous autres, résidus de l'évolution qui vous tenez courbés devant vos écrans comme des points d'interrogation en fin de vie, penchez-vous sur le spécimen que nous extrayons aujourd'hui du formol. Regardez-le bien. Si vous clignez des yeux trop vite, le déplacement d'air risque de lui briser une clavicule. Nous sommes face à l'apogée de la démission physiologique : le spécimen « Spaghetti Al Dente... trop cuit ».

D'un point de vue purement anthropométrique, nous ne sommes plus dans le domaine de l'anatomie, mais dans celui de la calligraphie bâclée. Sa silhouette n'est pas un corps, c'est une rature. Une ligne de crayon HB 2 si peu appuyée qu'on soupçonne Dieu d'avoir manqué de mine au moment de dessiner le buste. Sa carrure ? Quelle carrure ? Le mot « carrure » implique des angles, une structure, une velléité de résistance à la gravité. Ici, nous avons affaire à une courbe dépressive. Ses épaules ne soutiennent rien, elles s'excusent d'être là, tombant vers le sol avec la résignation d'une vieille chaussette mouillée abandonnée sur un étendoir un jour de pluie.

Analysons le thorax. C'est un chef-d'œuvre de l'ingénierie du vide. La cage thoracique ressemble à une lanterne de papier dont on aurait retiré la bougie, laissant apparaître des côtes si saillantes qu'on pourrait s'en servir pour râper du parmesan. On ne parle pas ici de « sveltesse », on parle d'une transparence métaphysique. On peut observer son système digestif en direct, tel un documentaire National Geographic sur les lombrics, simplement en l'exposant à une lumière de 40 watts. S'il avale une olive, il a l'air d'un serpent qui a gobé un œuf d'autruche.

Mais c'est dans sa relation avec les éléments naturels que notre victime consentante

atteint le sublime. Pour le commun des mortels, un courant d'air est une gêne. Pour lui, c'est une tentative d'homicide involontaire. Une brise de 15 km/h équivaut à un passage à tabac par une brigade de CRS en retard pour l'apéro. Un éternuement mal placé dans la pièce voisine déclenche chez lui un traumatisme crânien par effet de souffle. Il est le seul être humain capable de porter plainte contre une climatisation pour « violences aggravées avec préméditation ».

Imaginez la scène au commissariat.

— Monsieur, décrivez votre agresseur.

— C'était... c'était une fenêtre mal jointe, brigadier. Elle a soufflé. J'ai perdu trois dents et mon humérus s'est replié comme une paille de fast-food.

— Dix jours d'ITT, accordés. On va envoyer le GIGN sceller le double vitrage.

Sa musculature est une légende urbaine, un concept abstrait, une rumeur colportée par des parents trop gentils. Ses biceps ? Deux raisins secs collés sur des tiges de bambou. Pour lui, soulever une fourchette relève de l'haltérophilie de haut niveau. Il doit se doper au jus de pruneau pour réussir à ouvrir un format PDF sur son téléphone sans se froisser un tendon. Il ne marche pas, il ondule selon les lois de la thermodynamique, cherchant désespérément un point d'ancrage dans un monde trop dense pour sa constitution de meringue.

Observez ses jambes. Deux compas fatigués qui ne parviennent jamais à tracer un angle droit. Ses genoux sont les parties les plus larges de son corps, deux énormes nœuds sur une ficelle, créant cette illusion d'optique fascinante où l'on se demande si ce sont ses jambes qui portent son corps ou si c'est son corps qui essaie désespérément de s'échapper par le haut pour ne plus avoir à s'appuyer sur des bases aussi précaires. S'il porte un jean slim, on dirait deux baguettes chinoises oubliées dans un étui à lunettes. S'il porte un short, c'est une insulte à l'esthétique industrielle ; on craint la fracture ouverte à chaque changement de direction.

La véritable tragédie, c'est sa résistance structurelle. Notre Spaghetti Trop Cuit est au

sommet de l'échelle de Richter de la fragilité. Il ne tombe pas, il s'effondre sur lui-même comme un château de cartes dans une soufflerie. Un regard un peu trop appuyé d'un passant vigoureux pourrait lui causer une hémorragie interne. Il est la preuve vivante que la sélection naturelle a parfois des ratés et qu'elle laisse passer des individus dont le squelette semble avoir été conçu par un fabricant de cure-dents en fin de stock.

Dans une foule, il est invisible de profil. De face, il est une erreur de parallaxe. S'il pleut, il doit faire attention à ne pas se dissoudre. L'eau est son ennemie : elle l'alourdit trop vite, menaçant de rompre ses vertèbres cervicales, lesquelles ont la solidité d'un collier de nouilles d'école maternelle. Son cou est si long et si frêle qu'on dirait un périscope monté sur une barque qui prend l'eau. Quand il essaie de réfléchir trop intensément, on peut voir ses carotides pulser avec une violence telle qu'on craint l'explosion imminente de la tuyauterie.

C'est ici que le concept de « victime consentante » prend tout son sens. Il ne lutte pas contre sa condition de brindille. Au contraire, il l'embrasse. Il se complaît dans cette ergonomie de la défaite. Il s'habille en couches successives pour essayer de simuler une existence matérielle, mais même sous trois pulls en laine, il ressemble toujours à un épouvantail qui aurait fait une grève de la faim pour protester contre la présence des oiseaux.

Le plus drôle – si l'on possède ce genre d'humour un peu sombre qui consiste à rire des gens qui s'auto-détruisent par simple manque de densité – c'est sa démarche. Il n'a aucun centre de gravité. Il est le jouet des courants de convection. S'il passe devant une bouche de métro, il décolle. S'il croise un chien qui remue la queue un peu trop fort, il finit dans le décor, victime d'une turbulence de sillage.

Sa peau est si fine qu'on peut lire l'heure sur sa montre à travers son poignet. C'est une enveloppe de papier de soie protégeant un secret que personne n'a envie de découvrir : le fait qu'à l'intérieur, il n'y a probablement rien, juste un peu de vide et

beaucoup de mauvaise volonté. Il est l'antithèse du prédateur. Il est la proie ultime, celle qui s'auto-digère par peur de déranger son propre estomac.

Regardez-le maintenant essayer de s'asseoir. C'est une performance d'art contemporain intitulée « La chute contrôlée de l'homme-allumette ». Chaque articulation émet un petit bruit sec, un \*crac\* de brindille morte, un cri de détresse de la part d'un cartilage qui n'a jamais signé pour supporter même les 45 kilos de mépris que pèse l'ensemble du sujet. Une fois assis, il disparaît dans les plis du fauteuil. Il devient le fauteuil. Il se liquéfie. Il redevient ce qu'il est au fond de lui : un spaghetti trop cuit dans une assiette de vide, attendant patiemment que le destin vienne l'aspirer avec une paille.

C'est magnifique, n'est-ce pas ? Cette absence totale de colonne vertébrale, tant physique que morale. On a envie de l'étudier, de le peser sur une balance de précision pour diamants, ou simplement de souffler dessus pour voir combien de mètres il peut parcourir en mode plané avant de se fracasser contre une réalité trop solide pour lui. Mais ne le touchez pas. Surtout pas. Vous risqueriez de lui laisser une empreinte digitale permanente sur le buste, ce qui, compte tenu de son état, serait considéré par la loi comme une tentative de démolition d'édifice classé « zone de grand danger ».

Il est là, frissonnant sous l'effet de sa propre respiration, une menace pour lui-même, un défi lancé à la physique. Il est le premier chapitre de notre massacre, car comment peut-on appeler cela de la survie ? C'est une agonie lente et élastique. C'est la morphologie de la reddition. Et le pire, c'est qu'il vous regarde avec cet air de dire : « Allez-y, un petit coup de vent, et je vous fais condamner pour génocide de poussière.

»

## Chapitre 2

### Le charisme d'une huître sous Lexomil

Écouter notre spécimen s'exprimer, c'est un peu comme regarder un documentaire en noir et blanc sur la sédimentation du calcaire, mais sans le son, et avec une migraine qui s'installe doucement derrière les orbites. S'il existait un prix Nobel de l'encéphalogramme plat appliqué à la communication verbale, il ne viendrait même pas chercher sa récompense : il enverrait un post-it beige par coursier lent.

Le débit de parole de la victime consentante est une prouesse technique qui défie les lois de la physique acoustique. On ne parle pas ici de silence — le silence a une dignité, une profondeur, parfois même une tension érotique. Non, ici, nous sommes face à un murmure grisâtre, une sorte de soupe sonore tiède qui semble s'écouler d'un robinet mal fermé dont on aurait oublié de changer le joint depuis la chute du mur de Berlin. C'est une nappe phréatique d'ennui pur, distillée à travers une gorge qui n'a manifestement jamais connu l'usage du point d'exclamation.

Entendre ce spécimen lire une liste de courses produit le même effet psychologique qu'une anesthésie péridurale administrée par erreur dans le lobe frontal. Il n'y a aucune intonation. Aucune aspérité. Les voyelles s'écrasent les unes contre les autres comme des otaries en fin de vie sur une banquise qui fond, tandis que les consonnes s'évaporent avant même d'avoir eu la chance de heurter ses dents de lait. On est quelque part entre la lecture d'une notice de montage de l'armoire KULLEN (le modèle avec les vis manquantes) et l'homélie funèbre d'un prêtre qui aurait enterré son propre chien sous une pluie battante un lundi de novembre.

Approchons-nous, mais avec un masque à oxygène, car le vide qu'il génère est hautement contagieux.

Remarquez la structure de son discours. Il n'y a pas de début, pas de milieu, et Dieu merci, on finit par espérer une fin qui ne vient jamais vraiment, car la phrase s'étiole, s'effiloche et finit par mourir de fatigue avant d'avoir atteint le point final. Quand il vous parle, il ne s'adresse pas à vous ; il dépose des mots au sol, un peu comme un chat d'appartement dépose une souris morte sur un tapis : c'est mou, c'est gênant, et on ne sait pas trop s'il faut dire merci ou appeler les services sanitaires.

Si vous lui demandez son avis sur un sujet crucial, comme le réchauffement climatique ou le choix d'une sauce pour les pâtes, il va entamer une litanie monocorde si dépourvue de passion qu'elle pourrait servir de bande-son officielle pour une salle d'attente à la préfecture. Sa voix est un Lexomil auditif. Après trois minutes d'exposition, votre cerveau commence à sécréter de la mélatonine par pur réflexe de survie. Vos paupières deviennent des enclumes de dix tonnes. À cinq minutes, vous commencez à envisager sérieusement que le néant absolu est finalement une option de carrière assez séduisante.

C'est le charisme de l'huître, certes, mais pas n'importe quelle huître. Une huître qui aurait fait une dépression nerveuse après avoir lu du Cioran et qui, pour se détendre, se serait enfilé trois plaquettes de tranquillisants pour chevaux. C'est un mollusque qui a renoncé à la perle pour se concentrer sur la texture de la vase.

Observez sa bouche lorsqu'il parle. Est-ce qu'elle bouge vraiment ? À peine. On dirait une fente de boîte aux lettres dans laquelle on essaierait d'insérer un prospectus pour des pompes funèbres. Il n'y a aucune projection. Sa voix ne voyage pas, elle rampe. Elle ne sort pas de lui, elle lui échappe, comme un gaz inerte qui s'évacue d'une chambre de décompression. Il n'y a aucune attaque de note, aucun crescendo. S'il devait crier "Au feu !", les pompiers arriveraient probablement trois jours après la calcination totale, pensant qu'il s'agissait d'un podcast sur la culture des lichens en milieu humide.

Le plus fascinant, dans cette morphologie de la reddition sonore, c'est l'absence totale de conviction. Même quand il dit "Je t'aime" ou "Je crois que je fais une attaque cardiaque", il le fait avec la même intensité dramatique qu'une météo marine diffusée à 4 heures du matin sur une fréquence radio captée uniquement par des thoniers en perdition. C'est un débit de parole qui refuse d'exister. C'est une agression par l'absence d'agression. En ne mettant aucune couleur dans ses phrases, il vous force, vous, l'auditeur, à fournir tout l'effort de construction mentale pour donner un sens à ce marasme. C'est du parasitisme énergétique pur : il parle, et c'est vous qui êtes fatigué.

Imaginez-le dans une situation de séduction.

« Bon-soir... Tu... aimes... les... potages... à... la... cour-ge... ? »

Le temps qu'il finisse sa question, son interlocutrice a eu le temps de se marier, de divorcer, d'apprendre le mandarin et de mourir de vieillesse dans un monastère tibétain. Son rythme n'est pas lent, il est géologique. Il parle à la vitesse du déplacement des plaques tectoniques, mais sans le panache des séismes. C'est une dérive des continents dans un verre d'eau plate.

Et c'est là que le génie de la victime consentante opère. Ce débit de parole est son armure. En étant aussi chiant qu'un tutoriel de mise à jour de BIOS en letton, il s'assure que personne ne viendra jamais le contredire. Qui aurait l'énergie de débattre avec un dictionnaire de synonymes lu par un paresseux sous Valium ? Pour le contredire, il faudrait d'abord l'écouter, et pour l'écouter, il faudrait posséder une volonté de fer ou une dose massive de caféine en intraveineuse. On finit par acquiescer simplement pour qu'il s'arrête de faire vibrer l'air de cette façon si désespérante. On lui donne raison comme on donne une pièce à un mendiant : pour ne pas avoir à croiser son regard trop longtemps.

C'est une stratégie de survie par l'érosion. À force de vous infliger ce ronronnement dépressif, il finit par lisser toutes vos résistances. Vous n'êtes plus un être humain doué de libre arbitre, vous êtes une surface polie par le passage répété d'un chiffon

doux et humide.

Et s'il vous plaît, ne lui demandez jamais de vous raconter une blague. C'est une expérience que la Convention de Genève devrait interdire. Une blague racontée par ce spécimen, c'est comme une autopsie pratiquée sur un clown : c'est long, c'est clinique, et à la fin, il n'y a plus rien qui fait rire, juste une carcasse étalée sur la table et une odeur de formol dans l'air. Il tue la chute avant même d'avoir fini l'introduction, non pas par maladresse, mais par une sorte de neutralité toxique qui aspire tout l'oxygène comique de la pièce.

En résumé, le débit de parole de notre "Victime" est l'arme absolue de la passivité. C'est le bruit que ferait la fin du monde si elle arrivait non pas par un grand boum, mais par une petite fuite de gaz dans une cuisine en Formica. C'est la bande originale de la résignation. C'est un homme qui ne parle pas pour dire quelque chose, mais pour vérifier que l'air est toujours là, et pour s'excuser, à chaque syllabe, de devoir le déplacer pour exister.

Regardez-le bien. Il va reprendre son souffle. Ça va lui prendre environ quarante secondes. Il s'apprête à vous dire que "le temps est couvert". Préparez vos oreillers, ou fuyez. Car une fois qu'il aura commencé sa description des différents tons de gris du ciel, vous serez déjà en train de sombrer dans un coma dont même un baiser de prince charmant ne pourrait vous tirer. Seul un seau d'eau glacée ou une détonation nucléaire pourrait vous ramener à la surface.

Et encore... il serait capable de commenter l'explosion avec la passion d'un expert-comptable vérifiant une facture de fournitures de bureau. « Tiens... un... champ-ignon... atom-ique... c'est... as-sez... lumi-neux... fina-lement... »

C'est lui. Le charisme d'une huître sous Lexomil. Le triomphe du beige sur la vie. L'homme qui a transformé la parole en une forme subtile de torture chinoise par la goutte d'eau, version audio. Éteignez les lumières, le spectacle est fini. De toute

façon, il n'avait commencé que dans sa tête.

# Chapitre 3

## L'art de se faire racketter par son propre reflet

Imaginez un homme capable de demander pardon à un tabouret après s'être pris les pieds dedans. Mieux encore : imaginez un homme si terrifié par l'idée d'un contact visuel qu'il a fini par installer des rideaux devant tous les miroirs de son appartement, non pas par narcissisme inversé, mais parce qu'il craignait que son propre reflet ne finisse par lui adresser la parole pour lui demander l'heure. On parle ici d'un niveau d'anxiété sociale où le simple fait de commander une pizza par téléphone s'apparente à une négociation d'otages avec le RAID, mais sans le gilet pare-balles et avec beaucoup plus de sueur froide sur les tempes.

Pourtant, c'est précisément là que le génie — ou plutôt la pathologie la plus lucrative du XXI<sup>e</sup> siècle — entre en scène. Notre homme, ce monument au vide, a compris que dans un monde saturé de « personal branding », d'influenceurs survitaminés et de gourous du charisme, le néant absolu possède une valeur boursière insoupçonnée. Il a inventé l'extorsion de soi par soi, et il en a fait un empire.

Le concept est d'une simplicité terrifiante : le « Racket de l'Inhibition ».

Tout a commencé le jour où, coincé devant sa glace, il a réalisé qu'il était incapable de se brosser les dents sans se sentir jugé par le type en face. Plutôt que de consulter un psychiatre (ce qui aurait nécessité de parler à un être humain, une option située quelque part entre l'immolation par le feu et le saut à l'élastique sans élastique), il a décidé de monétiser sa propre paralysie. Il s'est mis à se faire payer des amendes par lui-même. Vous avez bien lu. Chaque fois qu'il ratait une interaction sociale, chaque fois qu'il baissait les yeux devant la boulangère, chaque fois qu'il fuyait un ascenseur pour ne pas avoir à dire « il fait doux pour la saison », il s'infligeait une taxe de 50

euros.

Mais le coup de maître ne fut pas de se ruiner lui-même. Le coup de maître fut d'ouvrir ce fonds d'investissement à des tiers.

Il a créé une agence de conseil révolutionnaire : « Le Bouclier de l'Indifférence ». Le business model est plus propre que celui de n'importe quel trafiquant de reins en Moldavie. Le principe ? Les entreprises le paient, grassement, pour qu'il vienne assister à leurs réunions les plus houleuses. Son rôle ? Être là. C'est tout. Il s'assoit, il dégage cette aura de beige absolu, il pose son regard de poisson décongelé sur l'assemblée, et le miracle se produit.

L'agressivité des directeurs commerciaux fond comme neige au soleil face à son silence radio. Personne ne veut l'attaquer, car attaquer ce vide, c'est comme essayer de poignarder du brouillard : c'est fatiguant et on finit par avoir l'air idiot. Il est devenu l'arme de dissuasion massive ultime contre la productivité humaine. Des multinationales l'engagent désormais pour « neutraliser » des syndicalistes trop bavards ou des actionnaires trop gourmands. Il suffit qu'il commence à expliquer, de sa voix de papier de verre mouillé, la différence entre le gris perle et le gris souris pour que n'importe quel conflit social se termine par une reddition sans condition, les opposants préférant signer n'importe quel contrat plutôt que de l'entendre finir sa phrase.

C'est là que le racket de son reflet prend une dimension métaphysique. Pour supporter d'être cet outil de torture passif, il s'extorque en permanence de la dignité. Il est à la fois le proxénète et la prostituée de son propre ennui.

Le plus fascinant reste l'aspect financier. Contrairement au trafic d'organes, il n'y a pas de logistique. Pas de glaciers, pas de donneurs récalcitrants, pas de blocs opératoires clandestins dans des sous-sols de Bangkok. Son seul outil de travail est son existence même. Sa marge bénéficiaire frise les 100 %. Ses frais de

fonctionnement ? Une chemise à carreaux délavée tous les deux ans et une consommation annuelle de thé à la camomille qui ferait passer un pensionnat anglais pour un repaire de junkies.

On l'appelle désormais « Le Trou Noir de la Finance ». Il a réussi à transformer sa peur panique de l'autre en une prestation de service haut de gamme. Vous voulez qu'un voisin bruyant déménage ? Ne payez pas des gros bras, payez-le lui. Il ira s'installer sur le palier et fixera la porte du voisin avec l'intensité d'une plante verte en fin de vie. En trois jours, le voisin aura vendu ses meubles et se sera exilé en Terre de Feu.

Et que fait-il de cet argent ? Rien. Absolument rien. Car dépenser de l'argent impliquerait de choisir, donc de s'affirmer, donc de risquer d'être remarqué. Son compte en banque gonfle comme un abcès purulent sur le visage du capitalisme, pendant qu'il continue de compter les motifs de son papier peint pour passer le temps.

C'est le triomphe de l'homo-apatheticus. Il nous prouve que dans une société qui hurle, le silence n'est pas seulement d'or, il est un racket organisé. Il ne vous vole pas votre portefeuille ; il vous vole votre envie de vivre jusqu'à ce que vous lui donniez tout ce que vous possédez juste pour qu'il s'en aille.

Et le soir, quand il rentre chez lui, il s'approche de son miroir. Il regarde ce reflet qui l'a tant terrifié. Et là, dans un silence si épais qu'on pourrait le découper à la truelle, il se demande s'il ne devrait pas s'augmenter ses propres tarifs. Parce qu'au fond, se supporter soi-même quand on est aussi chiant, c'est une prestation qui mérite bien un petit bonus de fin d'année, prélevé directement sur sa propre santé mentale.

Regardez-le encore. Il ne bouge pas. Il attend que vous détourniez le regard en premier. Et vous le ferez. Parce que vous sentez déjà que votre propre temps de cerveau disponible est en train d'être siphonné par cette éponge humaine. Il ne vous a rien dit, il ne vous a rien demandé, et pourtant, vous vous sentez déjà redevable. C'est

ça, le génie du racket par le reflet : il ne vous braque pas avec un flingue, il vous braque avec son absence totale de relief.

Et pendant que vous lisez ces lignes, quelque part dans un bureau climatisé, un PDG est en train de virer la moitié de son personnel de sécurité pour le remplacer par une photo de notre homme en train de regarder une pluie fine tomber sur un parking de zone industrielle. L'effet est radicalement le même, mais c'est déductible des impôts.

Bienvenue dans l'ère de l'économie du vide, où la victime n'est plus seulement consentante, elle est devenue sa propre source de revenus passifs par simple refus d'exister. Si vous le croisez, ne fuyez pas. De toute façon, il a déjà gagné. Il vous a déjà facturé les trois secondes de malaise que vous avez ressenties en lisant ce paragraphe. Le chèque est à envoyer à l'ordre du "Néant Inc.", merci de ne pas utiliser d'encre trop voyante, ça pourrait le brusquer.

# Chapitre 4

## Le style vestimentaire 'Enfant perdu à Decathlon'

Regardez-le bien. Non, un peu plus à gauche, derrière le présentoir de barres de céréales au magnésium. Voilà. Vous le voyez ? Ce n'est pas un homme, c'est une erreur de parallaxe. C'est le sommet de l'évolution de la « victime consentante » : l'individu qui a décidé de s'habiller comme s'il attendait que sa mère vienne le chercher au rayon randonnée de chez Decathlon depuis l'automne 1998.

On ne parle pas ici du « streetwear » savamment calculé de la jeunesse dorée qui dépense trois smic pour ressembler à un ouvrier du BTP en RDA. Non, ici, nous sommes dans le vrai, dans le pur, dans le textile qui gratte l'âme. Le style « Enfant Perdu » est une pathologie vestimentaire qui repose sur un postulat simple : le monde est une montagne trop haute pour moi, alors je vais porter cette polaire Quechua taille XL pour m'y cacher.

Observez la coupe du pull. C'est une prouesse d'anti-ingénierie. Ce vêtement n'a pas été conçu pour épouser une forme humaine ; il a été conçu pour l'étouffer sous une couche de polyester recyclé dont l'odeur rappelle vaguement celle d'un pneu brûlé dans une forêt de pins. Les manches sont trop longues, bien sûr. Elles s'arrêtent à mi-phalange, donnant à notre sujet ces mains de rongeur hésitant, prêtes à saisir un dépliant sur les sentiers de grande randonnée (GR) qu'il ne parcourra jamais. Car c'est là le génie du concept : notre victime porte l'équipement de l'aventure pour signaler qu'elle a définitivement renoncé à l'imprévu.

Le col zippé est monté jusqu'au menton, créant une sorte de rempart contre la réalité. Si vous baissez le zip, vous risquez de libérer un flux de mélancolie accumulée depuis la fin du premier mandat de Jacques Chirac. Le tissu, lui, possède cette texture unique

dite de « moquette de salle d'attente ». C'est un vêtement qui ne dit pas « Je vais conquérir l'Everest », mais qui hurle : « J'ai peur du courant d'air qui pourrait survenir entre le rayon équitation et celui des gourdes isothermes. »

Et la couleur... Ah, la palette chromatique ! On est sur du « Vert Lichen dépressif », du « Gris Bitume mouillé » ou ce « Bleu Pétrole » qui n'a de pétrole que le nom et l'aspect visqueux des regrets. Ce sont des couleurs conçues pour que l'œil humain glisse dessus sans jamais s'arrêter. C'est le camouflage ultime pour celui qui veut être ignoré par le destin. Dans une foule, il est le pixel mort. Dans une soirée, il est le meuble sur lequel on pose son verre en pensant que c'est une desserte Ikea oubliée par les anciens locataires.

Pourquoi 1998 ? Parce que c'est l'année où le temps s'est arrêté pour lui. C'est l'année de la Coupe du Monde, certes, mais c'est surtout l'année où il a compris que l'autonomie était une arnaque. Depuis, il erre dans les allées du monde comme dans celles d'un magasin de sport de zone industrielle : il cherche la sortie, mais il est hypnotisé par les promotions sur les chaussettes anti-ampoules. Porter ce pull, c'est envoyer un signal de détresse passif-agressif à l'univers : « Maman, je suis au bout de l'allée 14, à côté des tentes 2 Seconds, j'ai mangé tout mon goûter et j'ai froid aux genoux. »

Mais ne vous y trompez pas, sous cette apparence de vulnérabilité textile se cache une arme de destruction massive de la libido sociale. Essayez de draguer quelqu'un en portant une polaire qui fait des étincelles d'électricité statique dès que vous bougez un bras. C'est impossible. La victime consentante utilise ce vêtement comme une ceinture de chasteté existentielle. C'est un repousse-aventure. Si James Bond avait porté un pull Decathlon trop grand, la saga se serait arrêtée au bout de dix minutes parce qu'il n'aurait jamais réussi à passer les portiques de sécurité sans déclencher l'alarme et s'excuser profusément auprès du vigile en lui proposant de fouiller son sac banane (en solde).

Le style « Enfant Perdu » est une forme de soumission à la matière. Le vêtement n'est plus un outil, c'est un habitat. On ne porte pas le pull, on habite à l'intérieur, comme un Bernard-l'ermite qui aurait trouvé une coquille en tissu synthétique de chez Tribord. C'est l'esthétique du « au cas où ». Au cas où il pleuvrait dans le métro. Au cas où une avalanche se déclencherait à la cafétéria. Au cas où quelqu'un lui demanderait son avis sur la géopolitique mondiale (il pourrait alors feindre d'être trop occupé à régler ses cordons de serrage).

Regardez-le maintenant s'avancer vers la caisse de la vie. Il ne demande rien. Il ne revendique rien. Il attend juste qu'on lui scanne son code-barres invisible. Il est le produit dérivé d'une société qui a remplacé le charisme par l'imperméabilité. Et le pire, c'est que ça marche. Vous éprouvez pour lui cette pitié diffuse, ce malaise protecteur qui vous donne envie de lui acheter un chocolat chaud et de lui demander s'il connaît son adresse par cœur.

C'est là que le piège se referme. En acceptant son allure de naufragé du rayon randonnée, vous devenez complice de son effacement. Vous lui cédez le passage, vous lui laissez la dernière place assise, non pas par respect, mais parce que son pull occupe tellement d'espace visuel vide que votre cerveau s'incline devant tant d'absence.

Il a gagné. Pendant que vous suez dans vos costumes cintrés ou vos robes de créateurs, lui, il est dans le confort absolu du néant. Il ne craint ni la mode, ni le jugement, ni la pluie, ni le vent, car il est devenu le vent. Un vent tiède, qui sent la polaire mouillée et le désinfectant pour chaussures de ski.

Il est 18h30. Le magasin va fermer. Les lumières vont s'éteindre sur le monde. Mais lui, il sera toujours là, quelque part entre les sacs de couchage et les protéines en poudre, flottant dans son pull trop grand, attendu par personne, protégé par tout, victime sublime d'une mode qui n'existe pas pour ceux qui ont décidé de ne plus jamais être trouvés.

Et si vous tendez l'oreille, vous l'entendrez murmurer, dans un froissement de nylon :  
« C'est quand même super pratique, il y a des poches intérieures pour mettre mes illusions perdues. Et en plus, c'était en promo. »

# Chapitre 5

## La technique de défense de l'opossum

Observez-le. Non, pas trop près, vous pourriez attraper sa mélancolie comme on attrape une gale de placard. Regardez cet individu qui semble avoir été sculpté dans de la purée de pommes de terre tiède et laissé là, sur le bord du trottoir, parce que même la gravité ne sait pas trop quoi en faire. C'est lui. C'est le maître. Le détenteur de la ceinture noire de l'inexistence : le pratiquant de la technique de l'Opossum.

Dans un monde qui nous hurle d'être des lions, des loups de Wall Street ou des influenceurs aux dents si blanches qu'elles pourraient servir de phares en pleine mer, l'Opossum a compris une vérité fondamentale : le prédateur ne mange pas ce qui a l'air déjà mort, ou pire, ce qui a l'air d'avoir un goût de dépression clinique.

La technique de l'Opossum n'est pas une simple passivité, c'est un art martial de la détresse. C'est l'optimisation du « Oh non, pas lui, ça va être trop long à achever ». C'est une stratégie de survie qui repose sur un pilier central : la pitié. Mais une pitié si profonde, si visqueuse, qu'elle devient un champ de force électromagnétique.

Prenez le moustique, par exemple. Cet insecte est une machine de guerre, un drone biologique conçu pour détecter le CO2 et la chaleur. Il repère sa proie, il fonce, il s'apprête à piquer... et là, il se pose sur l'Opossum. Il sent cette peau moite, il capte cette température corporelle qui hésite entre le cadavre et le yaourt périmé, il écoute ce pouls qui bat avec la régularité d'une fuite d'eau dans une cave de HLM. Et le moustique hésite. Il se dit : « Si je lui prends 2 millilitres de sang, est-ce qu'il va s'effondrer ? Est-ce que je vais devenir responsable de ce truc ? Est-ce que son sang ne va pas me filer un coup de cafard qui va m'empêcher de draguer des mouches ? » Et le moustique repart, préférant mourir de faim plutôt que de partager l'intimité

biologique d'un être qui semble porter toute la misère du monde dans ses pores.

C'est le premier stade de la défense : l'immunité par le dégoût empathique.

Pour bien pratiquer la technique de l'Opossum, il faut soigner son apparence. On ne cherche pas à être moche – la laideur est agressive, elle attire l'œil. On cherche à être « désolant ». L'Opossum porte des vêtements qui semblent avoir été choisis par une grand-mère aveugle lors d'une brocante sous la pluie. Des tons beiges, des gris souris, des couleurs de tapisseries de salles d'attente de dentistes en 1984. Des coupes si vagues que son corps devient une rumeur, une hypothèse morphologique.

Quand vous croisez un Opossum dans la rue, votre premier réflexe n'est pas de lui demander l'heure, c'est de vérifier si vous avez une pièce de deux euros ou un numéro d'urgence à lui donner. Et c'est là qu'il gagne. Le pickpocket, le harceleur de rue, le témoin de Jéhovah, le vendeur de journaux caritatifs : tous, sans exception, détournent le regard. On n'attaque pas une ambulance en panne. On ne vole pas le sac d'une personne qui a l'air de contenir uniquement des mouchoirs usagés et des ordonnances pour du magnésium.

Dans le milieu hostile de l'entreprise, l'Opossum est un dieu. Alors que l'Alpha se bat pour des promotions, s'épuise en PowerPoints de 150 slides et finit par faire un burn-out à 34 ans, l'Opossum, lui, survit à toutes les restructurations. Pourquoi ? Parce qu'il est invisible aux radars du licenciement. Licencier un Opossum, c'est comme débrancher un radiateur qui ne chauffe plus : ça ne fait gagner aucune place, et on se sent secrètement monstrueux de s'en prendre à un truc aussi inoffensif.

Lors des réunions, l'Opossum adopte la posture de la « plante verte en fin de vie ». Il baisse les épaules, il laisse ses lunettes glisser sur son nez, il soupire avec la discrétion d'un pneu qui se dégonfle. Si le patron cherche quelqu'un pour s'occuper du dossier le plus toxique de l'année, son regard balaie la salle. Il voit l'ambitieux qui essaie de se cacher (trop suspect), il voit le compétent qui fronce les sourcils (trop

dangereux), et il voit l'Opossum. Et là, le cerveau du patron fait un calcul de survie élémentaire : « Si je lui donne ce dossier, il va pleurer. Et s'il pleure, je vais devoir lui parler. Et s'il me parle de sa vie, je vais avoir envie de me défenestrer. » Résultat : l'Opossum est épargné. Il reste dans son coin, à classer des trombones par ordre de tristesse, protégé par son aura de fragilité absolue.

Il y a une dimension métaphysique dans cette défense. L'Opossum a compris que le monde est une cour de récréation brutale où les gros mangent les petits. Son secret ? Devenir si petit, si mou, si "déjà mangé par la vie", qu'il ne représente plus aucun intérêt nutritionnel pour la société. C'est le triomphe de l'entropie humaine.

Parfois, l'Opossum pousse le vice jusqu'à la "mort simulée sociale". Vous l'invitez à une soirée par pure culpabilité (parce que vous l'avez vu manger un sandwich triangle seul sur un banc sous la grêle). Il vient. Il s'assoit sur un pouf dans un coin sombre. Il ne parle pas. Il ne boit pas de bière, il sirote de l'eau tiède sans bulles. Au bout de vingt minutes, il fusionne avec le mobilier. Les gens posent leurs manteaux sur lui. Quelqu'un pose même son verre vide sur son épaule, pensant que c'est un guéridon en velours élimé. L'Opossum ne bronche pas. Il est dans la zone. Il absorbe l'énergie des autres sans rien donner en retour, protégé par le fait que personne n'ose lui demander de "mettre un peu d'ambiance" de peur qu'il ne s'effondre en poussière grise.

Et si jamais, par un malheureux hasard, une agression réelle survient – un conflit, une engueulade, une rupture – l'Opossum sort son arme ultime : la fragilité liquéfiée. Il ne répond pas, il ne se défend pas. Il se laisse devenir mou. Ses yeux s'embuent d'une humidité qui n'est même pas de la tristesse, mais une sorte de condensation de l'âme. Il vous regarde avec l'expression d'un chiot qu'on vient d'abandonner sur une aire d'autoroute un jour de canicule.

À ce moment-là, vous, l'agresseur, vous vous sentez comme le pire déchet de l'univers. Vous vouliez lui reprocher de ne pas avoir fait la vaisselle ou d'avoir encore oublié de payer sa part du loyer ? Impossible. Vous avez l'impression de hurler sur un

flan à la vanille tombé dans la poussière. Vous finissez par dire : « C'est bon, laisse tomber, je vais le faire... Est-ce que tu veux un thé ? Tu as l'air pâle. »

L'Opossum a gagné. Encore une fois. Sans lever le petit doigt. Sans même avoir besoin de muscles.

C'est là toute la beauté du concept. Dans la nature, l'opossum fait le mort et dégage une odeur de putréfaction pour éloigner les gêneurs. L'humain Opossum, lui, dégage une odeur de défaite imminente. Il est le seul être capable de transformer la honte des autres en un bouclier thermique. Il est la preuve vivante que l'évolution ne favorise pas toujours le plus fort, mais parfois le plus "bof".

Alors, la prochaine fois que vous vous sentirez écrasé par la pression sociale, par l'obligation de réussir, par l'injonction d'être "solaire" et "dynamique", souvenez-vous de votre ami l'Opossum. Affaissez-vous. Portez du polaire marron. Regardez le vide avec l'intensité d'une huître en plein doute existentiel. Devenez si inoffensif que même le destin oubliera de vous frapper.

Après tout, pourquoi se battre pour une place au soleil quand on peut être si confortablement ignoré à l'ombre, protégé par la pitié universelle d'un monde qui n'a tout simplement pas le courage de vous achever ? C'est ça, la vraie liberté. C'est ça, la puissance de la victime consentante. Elle ne subit pas le monde, elle le décourage.

# Chapitre 6

## Le regard du condamné à perpétuité (option sursis)

Approchez-vous, ne faites pas de bruit, vous risqueriez de l’effrayer ou, pire, de l’inciter à essayer de vous dire quelque chose d’intéressant. Regardez-le bien. Là, entre le distributeur de café en panne et la photocopieuse qui sent le plastique brûlé. Voici notre spécimen : le détenteur du regard du « condamné à perpétuité (option sursis) ».

Ce n’est pas un simple regard, messieurs-dames, c’est un trou noir émotionnel, un effondrement gravitationnel de la dignité humaine. Si les yeux sont le miroir de l’âme, les siens sont un miroir de salle de bain après une douche trop chaude : on n’y voit rien, c’est flou, et ça donne juste envie d’essuyer la buée pour vérifier si on est encore vivant.

Étudions la première phase de ce faciès d’élite : **\*\*L’Hébétude du Lapin devant les Phares\*\***.

C’est l’expression par défaut du condamné lorsqu’on lui adresse la parole pour lui demander un truc aussi complexe que « Tu as l’heure ? » ou « Est-ce que tu as fini le rapport ? ». À cet instant précis, les pupilles se dilatent comme s’il venait d’ingérer une dose létale de sédatifs pour chevaux. Le cerveau, dans un élan de survie désespéré, coupe tous les circuits non essentiels. La parole ? Coupée. La logique ? Débranchée. La motricité fine ? Oubliée.

Le lapin en question ne regarde pas les phares ; il devient les phares. Il y a une sorte de pureté métaphysique dans cette absence totale de réponse synaptique. C’est le visage d’un homme qui attend l’impact de la calandre du destin avec une passivité qui

confine au génie. En le regardant, vous ressentez une pulsion étrange, presque irrésistible, de klaxonner très fort juste pour voir s'il va sauter dans le fossé ou simplement se laisser transformer en carquette de route. C'est la force du condamné : il est si manifestement inadapté à la collision qu'on finit par freiner, par pure fatigue morale. On ne peut pas écraser quelque chose qui semble déjà être de la confiture à l'intérieur.

Mais le véritable chef-d'œuvre esthétique de notre victime consentante, c'est la seconde phase : **\*\*La Tristesse du Yaourt Périmé\*\***.

Imaginez un pot de velouté aux fruits oublié derrière un bocal de cornichons depuis le mois d'août. Il sait qu'il est fini. Il sait que sa texture est devenue suspecte, que son opercule est légèrement bombé par les gaz de la décomposition, et que plus personne ne viendra jamais le chercher pour le goûter. C'est exactement ce que dégage ce regard.

C'est une tristesse laiteuse, légèrement acide, une sorte d'affaissement des paupières qui semble défier les lois de la physique. Le coin des yeux tombe vers le bas avec une telle insistance qu'on a l'impression que son visage est en train de fondre lentement sur sa chemise en polyester. Ce n'est pas la grande tragédie grecque, ce n'est pas Œdipe qui se crève les yeux ; c'est Kevin qui se rend compte qu'il n'y a plus de papier toilette et que, de toute façon, la vie ne vaut pas la peine de se lever pour en chercher.

Le regard du yaourt périmé possède une vertu magique : l'immunité diplomatique par le dégoût. Quand vous croisez ce regard, vous ne ressentez pas de la colère, vous ressentez une sorte de lassitude cosmique. Vous avez envie de lui donner une petite tape sur l'épaule, non pas pour l'encourager, mais pour vérifier s'il est encore solide ou s'il va juste s'étaler par terre dans un bruit de flaque. C'est le regard de celui qui a accepté sa sentence de mort sociale, mais qui a négocié un sursis illimité à condition de rester bien sagement dans le bac à légumes de l'existence.

Pourquoi « option sursis » ? Parce que ce regard contient une promesse implicite : « Si vous ne m'achevez pas tout de suite, je promets de rester exactement aussi pathétique demain. » C'est un contrat de non-agression basé sur la médiocrité absolue. Le condamné à perpétuité ne cherche pas à s'évader de sa prison de « bof » ; il s'y est installé, il a mis des rideaux en vichy et il attend que le temps passe. Le sursis, c'est ce petit espoir résiduel, cette lueur vacillante au fond de la rétine qui dit : « Je pourrais peut-être faire un effort... mais on sait tous les deux que je ne le ferai pas, alors laissons tomber, d'accord ? »

Analysons maintenant la zone buccale, car le regard ne serait rien sans son fidèle lieutenant : **\*\*La bouche en "U" inversé\*\***.

Chez l'être humain normal, la bouche sert à s'exprimer, à manger ou à sourire. Chez la victime consentante, la bouche est une fente d'aération pour l'âme en peine. Elle reste souvent entrouverte, juste assez pour laisser passer un filet d'air tiède, donnant l'impression que le sujet est en train de tenter de comprendre un concept trop vaste pour lui, comme le fonctionnement d'une agrafeuse ou le concept de dignité. C'est la « moue du renoncement ». Elle complète parfaitement l'hébétude des yeux. Quand le lapin rencontre le yaourt, la bouche devient ce trait horizontal et mou, incapable de former une syllabe tonique.

Si vous voulez pratiquer ce regard chez vous (pour éviter une corvée de vaisselle ou une réunion de projet), voici la méthode académique :

1. Relâchez tous les muscles de votre front jusqu'à ce que vos sourcils pèsent environ huit kilos chacun.
2. Fixez un point situé à environ trois centimètres derrière l'interlocuteur, comme si vous aperceviez le fantôme de votre propre ambition en train de se noyer.
3. Pensez très fort à une pluie fine sur un parking de zone industrielle un dimanche novembre.
4. Laissez votre lèvre inférieure pendre légèrement, comme si elle avait abandonné l'idée de rejoindre la lèvre supérieure.

Et voilà. Vous êtes inattaquable.

Le patron arrive pour vous hurler dessus à cause d'un dossier perdu ? Sortez le "Yaourt Périmé". Il s'arrêtera net. Hurler sur un homme qui a l'air d'avoir été congelé puis décongelé trois fois de suite dans un micro-ondes bas de gamme, c'est cruel. C'est comme frapper un enfant qui a déjà perdu son ballon : c'est gratuit, c'est moche, et ça ne rapporte rien. Le patron repartira, murmurant des injures vagues, mais il ne vous donnera pas le dossier suivant. Il le donnera au gars « solaire » et « dynamique » qui, lui, a les yeux bien ouverts et le cerveau branché. Le pauvre idiot. Il va bosser tout le week-end pendant que vous, protégé par votre armure d'hébétude, vous pourrez continuer à fixer le vide en toute sérénité.

C'est là que réside la véritable puissance du condamné. Son regard est une arme de dissuasion massive. Il ne combat pas l'opresseur, il le décourage par l'absence totale de répondant. Il transforme l'agression en un moment de gêne insupportable. Face au lapin devant les phares, le conducteur finit par éteindre ses feux et descendre de voiture pour se demander ce qu'il fout là, au milieu de la nuit, à essayer d'intimider un rongeur dépressif.

C'est une forme d'art. Une esthétique de l'effacement. Le condamné à perpétuité (option sursis) a compris que dans un monde qui exige de nous des regards d'aigle, des regards de conquérants, des regards de "killers", la seule véritable rébellion, c'est d'avoir le regard d'une huître qui vient de recevoir une goutte de citron et qui a décidé que, tout compte fait, la mer était trop salée de toute façon.

Alors, savourez ce flou. Appréciez cette tristesse lactée. Car derrière ce masque de défaite apparente se cache le plus grand secret de l'évolution : le prédateur mange celui qui court, il ignore celui qui a déjà l'air d'être en train de digérer sa propre âme. Soyez le yaourt. Soyez le lapin. Soyez cette chose indéfinissable qui fait dire au monde : « Oh et puis zut, laisse tomber, il a déjà assez souffert comme ça. »

C'est ça, la victoire. C'est le sursis éternel. Et ça commence par un simple clignement d'yeux, un peu trop lent, un peu trop triste, un peu trop périmé.

# Chapitre 7

## La mèche rebelle du premier de la classe

Observez-le bien. Il est là, assis au troisième rang, légèrement sur la gauche pour optimiser l'angle de vision vers le tableau tout en évitant les reflets du néon sur ses verres antireflets de chez Lissac. À première vue, c'est le néant charismatique. Un encéphalogramme social plat, drapé dans un pull en laine mérinos qui ne gratte pas, acheté par une mère qui pense encore que le "bleu pétrole" souligne la profondeur de son regard.

Mais regardez plus haut. Là, sur le sommet de son crâne, se joue un drame shakespearien en trois actes et seize millilitres de gel fixation béton : la Mèche Rebelle.

C'est un monument de mauvaise foi capillaire. C'est l'équivalent d'un jardin à la française qui essaierait de se faire passer pour la jungle amazonienne sous prétexte qu'un brin d'herbe dépasse de deux millimètres. Cette mèche n'est pas le fruit du hasard, ni d'une nuit de passion tourmentée, ni même d'un réveil difficile. Non, c'est une construction architecturale. C'est un accident de voiture modélisé sur AutoCAD.

Le premier de la classe a un problème : il a trop de notes, mais pas assez d'âme. Alors, il compense. Il veut vous faire croire que derrière ce front de 145 de QI, bouillonnent des tourments de poète maudit, des vellétés de rockstar underground, une sorte de chaos créatif qui ne demande qu'à exploser. Il veut que vous pensiez : « Tiens, Célestin a l'air un peu wild aujourd'hui, il doit sûrement écouter du Radiohead en cachette dans le garage de ses parents. »

Mais la réalité est aussi cruelle qu'une interrogation surprise de physique-chimie un

lundi matin. Cette mère crie « Je suis un artiste », alors que tout le reste de sa carcasse hurle « J'ai déjà préparé mon orientation Post-Bac selon un tableur Excel à double entrée ».

Analysons la structure de l'imposture. Pour obtenir ce "désordre étudié", notre spécimen passe quarante-cinq minutes chaque matin devant le miroir de la salle de bain familiale. Il utilise un peigne à dents fines (probablement stérilisé à l'alcool à 90°) pour ériger un unique appendice pileux qui doit, selon ses calculs, tomber sur son sourcil gauche avec un angle d'incidence de précisément 34 degrés. C'est le "bordel sous contrôle". C'est le punk à chiens du dictionnaire Larousse. C'est une rébellion qui a reçu l'autorisation écrite des deux parents et l'aval du conseil de classe.

Le drame, c'est que cette mère est en contradiction totale avec le contenu de sa trousse. Car oui, la victime consentante ne peut pas s'empêcher d'être ce qu'elle est : une machine à ranger. Tandis que son sommet crânien feint l'anarchie, ses stylos sont alignés par ordre chromatique décroissant. Le Stabilo jaune ne touche jamais le bleu. C'est une question de protocole. Les mines de ses critères sont toutes de 0.5mm, parce que le 0.7mm, « c'est pour les gens qui n'ont aucune précision dans la vie, maman ».

Vous le voyez, ce décalage cognitif ? C'est le syndrome du "Bad Boy en charentaises". Il porte cette mère comme on porterait un tatouage éphémère à la Malabar : avec la terreur constante que ça ne s'efface pas, mais aussi avec l'espoir secret que la fille du fond de la classe (celle qui sent le tabac froid et le mépris) y voie une forme de parenté spirituelle.

« Oh, regarde, Célestin a les cheveux en bataille, il doit sûrement avoir une vie intérieure complexe et torturée. »

Non. Il a juste eu un problème de dosage avec sa cire coiffante "effet mat" à 18 euros le pot.

S'il était vraiment un artiste, sa mèche serait sale. Elle sentirait la peinture à l'huile ou le désespoir. Elle tomberait de façon aléatoire parce qu'il aurait oublié de se coiffer en essayant de comprendre pourquoi le monde est si injuste. Mais la mèche du premier de la classe est propre. Elle est impeccable. Elle est même un peu trop rigide. Si un oiseau venait à se poser dessus, il se briserait probablement une patte sur cette structure moléculaire renforcée aux polymères fixateurs.

Le premier de la classe utilise sa coiffure comme une déclaration de guerre de salon. C'est son petit 1789 à lui. Sauf qu'au lieu de prendre la Bastille, il prend juste un peu plus de place dans le bus avec son sac à dos ergonomique qui préserve ses lombaires.

Approchez-vous. Écoutez le dialogue intérieur de la victime.

\*« Regardez-moi, je suis indomptable. Ma mèche refuse de se plier aux lois de la gravité, tout comme mon esprit refuse de se plier aux conventions sociales... Oh, attends, est-ce que j'ai bien mis mon nom en haut à droite de ma copie double ? Merde, j'ai peur d'avoir utilisé le bleu de Prusse au lieu du bleu outremer pour souligner les titres. Calme-toi, Célestin. Touche ta mèche. Sens cette pointe de gel qui pique ton doigt. Tu es un loup. Un loup qui connaît par cœur la table des logarithmes. »\*

C'est là que réside toute la saveur de l'Encyclopédie de la Victime Consentante. Notre sujet ne cherche pas à être libre, il cherche à \*avoir l'air\* de celui qui pourrait envisager la liberté s'il n'y avait pas un contrôle continu demain. Il veut le frisson du danger sans le risque de la mauvaise note. La mèche rebelle est le parachute de son audace. C'est une minuscule soupape de sécurité pour éviter que son cerveau ne surchauffe à force de stocker des dates historiques inutiles.

Mais le monde est impitoyable. Personne n'est dupe. Le prof de sport, un homme dont l'intellect se limite à la compréhension du sifflet, a déjà compris le subterfuge. Il l'appelle "l'antenne". Car c'est ce que c'est : une antenne qui capte le signal de la

conformité tout en essayant de brouiller les pistes.

Et que se passe-t-il si, par malheur, une rafale de vent vient déconstruire cet édifice ? C'est le drame absolu. Le premier de la classe perd ses moyens. Sans sa mère savamment positionnée, il n'est plus qu'un crâne bien rempli et terriblement banal. Il se précipite vers les toilettes, non pas pour fumer une cigarette en cachette comme un vrai rebelle, mais pour mouiller son index et tenter de redonner vie à son simulacre de chaos. Il vérifie l'angle. Il ajuste la tension. Il s'assure que "l'épi de l'artiste" est bien de retour.

C'est le comble de la victimisation : être l'esclave d'une mère de cheveux qui est censée prouver qu'on est libre.

C'est une métaphore de toute sa vie. Il fera plus tard une école de commerce pour "changer le système de l'intérieur", ce qui est la version professionnelle de la mère rebelle. Il portera des Happy Socks avec des motifs de canards en plastique sous son costume de banquier d'affaires pour montrer qu'il a "gardé son âme d'enfant". Il achètera un iPad Pro avec un stylet pour dessiner des croquis "instinctifs" qui ressembleront étrangement à des diagrammes de Gantt.

Alors, la prochaine fois que vous croiserez ce spécimen, ne riez pas. Ou du moins, riez discrètement derrière votre main. Admirez l'effort. Saluez la performance technique. Car maintenir une telle illusion de désordre quand on a une âme de comptable médiéval, c'est une forme de génie. C'est le génie de la soumission déguisée en insurrection.

Soyez indulgents avec sa mère. Elle est le seul fil (de kératine) qui le relie encore à l'idée qu'il pourrait, un jour, faire quelque chose d'imprévu. Comme, par exemple, oublier de ranger son stylo quatre-couleurs dans l'alvéole prévue à cet effet.

Mais ne rêvons pas trop. Demain, la mère sera exactement à la même place. Parce

que même le chaos, chez ces gens-là, doit être rendu à l'heure et en deux exemplaires.

# Chapitre 8

## L'audace du silence gênant

C'est ici que la magie opère, ou plus précisément, c'est ici que le braquage commence. Oubliez les jeux de mots, les chutes ciselées ou le sens du timing hérité des grands maîtres du music-hall. Notre spécimen, toujours sanglé dans son costume de banquier d'affaires au fuselage aérodynamique, a découvert une arme bien plus redoutable que le calembour : le vide. Mais attention, pas n'importe quel vide. Pas le silence contemplatif d'un mime de l'école Marceau, non. Il utilise le silence comme une ponceuse orbitale sur les nerfs du public.

Le « silence gênant » est, pour la victime consentante que vous êtes, une forme de terrorisme de la politesse.

Imaginez la scène. Il vient de lâcher une phrase qui, techniquement, possède la structure grammaticale d'une plaisanterie, mais dont le contenu comique est aussi aride qu'un rapport trimestriel sur l'évolution du prix du colza en Basse-Saxe. Et là, au lieu de s'enchaîner avec la suite de son texte, il s'arrête. Il se fige. Il vous fixe avec une intensité de prédateur de salle de réunion, sa mèche rebelle oscillant très légèrement sous le souffle de la climatisation.

Une seconde passe. Puis deux. À la troisième seconde, le public commence à se demander s'il a fait un AVC ou s'il attend que la WiFi revienne dans son cerveau. À la cinquième seconde, l'air de la salle devient visqueux, presque solide. C'est le moment où le malaise social cesse d'être une sensation pour devenir une substance chimique détectable au nez.

C'est là que le piège se referme. En bon banquier, il sait que l'horreur du vide est le

moteur principal de l'action humaine. Il sait que vous, spectateurs bien élevés, payeurs de places en catégorie B, vous ne supporterez pas que ce naufrage continue. Vous allez donc, par pur réflexe de survie psychique, extraire de vos poumons un rire de secours. Un rire de sauvetage. Ce n'est pas un rire de joie, c'est le bruit que fait un plongeur qui remonte trop vite à la surface.

Il vient de vous prendre en otage. C'est du syndrome de Stockholm appliqué au stand-up de province.

Pour notre comptable du rire, ce silence est un investissement à haut rendement. Dans son esprit, s'il s'arrête de parler assez longtemps, la pression atmosphérique de la gêne augmentera à un tel point que le rire sortira tout seul, par simple différence de pression. C'est de la thermodynamique de la honte. Il ne cherche pas votre adhésion intellectuelle ; il cherche votre reddition nerveuse. Il veut que vous riiez pour qu'il se taise, pour que la torture s'arrête, pour que le monde redevienne normal.

Observez sa posture durant ces blancs abyssaux. Il ne baisse pas les yeux. Non, il maintient un contact visuel insoutenable avec le premier rang, généralement un couple de retraités qui était venu voir « un truc un peu décalé » et qui se retrouve maintenant à fixer l'abîme. Il a ce petit sourire au coin des lèvres, celui de l'homme qui sait qu'il possède la feuille Excel de votre âme et qu'il va y inscrire un déficit de dignité.

Ce silence est une prise d'otage passive-agressive d'une sophistication diabolique. C'est la variante scénique du « On en reparlera lors de ton entretien annuel ». C'est le silence du manager qui attend que vous vous justifiez d'avoir pris une pause-café de douze minutes au lieu de dix. C'est le silence de celui qui détient le pouvoir et qui s'amuse à vous voir vous débattre dans la glue de la bienséance.

Et le pire, c'est que ça marche. Parce que nous sommes des êtres civilisés, et que dans une société civilisée, quand quelqu'un fait un bide monumental au milieu d'une

scène, on l'aide. On ne le laisse pas se noyer. On lui lance une bouée de rire poli. Lui, il le sait. Il surfe sur votre empathie comme un trader sur une bulle spéculative. Il monétise votre inconfort. Chaque seconde de silence supplémentaire est une unité de malaise qu'il échange contre une seconde de visibilité.

Si on analysait ses spectogrammes, on verrait que ses « sketches » sont composés à 60 % de vide pneumatique. Mais dans son dossier de presse, il appellera cela « une exploration des limites de la communication interpersonnelle ». En réalité, c'est juste un homme qui a compris que si on ne bouge pas dans une pièce bondée, tout le monde finit par vous regarder avec inquiétude, et que dans le monde du spectacle, l'inquiétude se vend presque aussi bien que le talent.

Regardez-le bien au moment où le premier rire nerveux éclate enfin. Il ne sourit pas vraiment. Il a ce petit hochement de tête imperceptible, le geste du clerc de notaire qui vient de voir une signature apposée au bas d'un contrat de vente. Il a obtenu ce qu'il voulait : une réaction. Peu importe qu'elle soit le fruit d'une agonie sociale. Sur son tableau de bord mental, le KPI (Key Performance Indicator) de l'interaction est au vert.

Il utilise les blancs comme il utilise les marges dans ses présentations PowerPoint : pour donner l'impression qu'il y a de la place pour la réflexion, alors qu'il n'y a que de la place pour l'ennui. C'est le triomphe de la forme sur le néant. C'est l'audace de celui qui n'a rien à dire et qui décide de le dire pendant très longtemps, en s'arrêtant toutes les trois phrases pour vérifier si vous avez bien conscience de la vacuité de votre propre existence.

Il y a une forme de génie pervers dans cette méthode. Pour faire rire avec une bonne blague, il faut du travail, de l'écriture, une connaissance de l'humain. Pour faire rire avec un silence gênant, il suffit d'une absence totale de pudeur et d'un costume bien coupé. C'est l'ubérisation de l'humour : on élimine la valeur ajoutée (la drôlerie) pour ne garder que le service minimum (le bruit dans la salle).

Et quand vous sortirez de là, un peu secoué, un peu moite, vous vous direz peut-être : « C'était spécial, très conceptuel, non ? ». Non. Ce n'était pas conceptuel. Vous avez juste été victime d'une technique d'interrogatoire de la Stasi déguisée en divertissement du samedi soir. Vous avez payé pour qu'un homme vous regarde ne pas savoir quoi faire de vos mains pendant quarante-cinq secondes.

La prochaine fois qu'il s'arrêtera, que sa mèche figée semblera vous narguer et que le silence commencera à peser le poids d'un piano à queue, essayez de ne pas rire. Résistez. Laissez le silence s'installer jusqu'à ce qu'il devienne insupportable pour lui aussi. Laissez-le mariner dans son propre jus de comptable. Vous verrez alors, sous le vernis du banquier d'affaires, apparaître une légère sueur sur sa tempe. C'est à ce moment-là, et à ce moment-là seulement, que la victime consentante reprendra le pouvoir.

Mais vous ne le ferez pas. Vous rirez. Vous rirez parce que le vide fait trop mal. Et il le sait. Il attend déjà la prochaine pause, le doigt sur la gâchette de votre gêne, prêt à vous braquer une fois de plus avec rien du tout. Car après tout, dans le business plan de son âme, votre malaise est son actif le plus précieux.

# Chapitre 9

## Le syndrome du 'Zèbre' en PLS

Bienvenue dans l'ère de la neuro-diversité de confort. Oubliez la timidité, ce vieux vestige poussiéreux du XIXe siècle qui sent la violette et la sueur d'aisselle sous une redingote trop serrée. Être timide, c'est ringard, c'est pathétique, c'est... humain. Non, aujourd'hui, si vous avez peur de commander une pizza par téléphone, ce n'est pas parce que vous manquez de couilles, c'est parce que vous êtes une créature de lumière dotée de rayures invisibles. Vous n'êtes pas un froussard, vous êtes un « Zèbre ». Et pas n'importe lequel : un Zèbre en PLS, terrassé par l'intensité d'un monde trop bruyant pour son âme de cristal de Bohême.

C'est le coup de génie marketing du siècle. On a pris le "petit nerveux" qui se rongait les ongles au fond de la classe et on l'a transformé en un artefact archéologique rare, une sorte de relique mystique qu'il faut manipuler avec des gants en soie et un abonnement à *\*Psychologies Magazine\**. Le Zèbre ne fait pas une crise d'angoisse devant l'imprimante du bureau ; il subit une « saturation cognitive liée à son arborescence mentale ». Vous voyez la nuance ? C'est la différence entre être une vieille Twingo qui cale au feu rouge et être une Formule 1 dont le moteur est « trop puissant pour le bitume vulgaire de la réalité ».

Regardez-le, notre spécimen. Il est là, à ce dîner de samedi soir, blotti dans le canapé comme s'il essayait de fusionner avec le tissu. Il ne parle pas. Il ne rit pas. Il fixe le fond de son verre de kombucha avec une intensité de moine bouddhiste sous kétamine. Si vous étiez un observateur rationnel, vous diriez : « Tiens, voilà quelqu'un qui s'emmerde ou qui a la frousse de dire une connerie ». Mais le Zèbre a déjà posé son piège. Il a déjà lâché la petite phrase, celle qui fait office de bouclier thermique : « Désolé, je suis un peu en retrait ce soir, mon HPI me joue des tours, je

suis en pleine surcharge sensorielle. »

Et là, paf ! Le silence gênant devient une performance artistique. La flemme monumentale de faire un effort social de base se transforme en une épreuve christique. Vous ne pouvez plus lui en vouloir de ne pas participer à la conversation sur le prix de l'immobilier ou le dernier film de Nolan. Ce serait comme reprocher à un dauphin de ne pas savoir faire de la bicyclette. Le Zèbre est ailleurs. Il est dans « l'arborescence ».

L'arborescence, c'est le mot magique. C'est le « joker » ultime de la victime consentante. Pendant que vous essayez péniblement de construire une phrase avec un sujet, un verbe et un complément, le Zèbre, lui, vous explique que dans son cerveau, chaque mot déclenche dix mille images, trois symphonies de Mahler et la recette complète du bœuf bourguignon en araméen. C'est pour ça qu'il ne dit rien ! C'est trop ! C'est trop d'intelligence pour une si petite bouche ! En réalité, c'est juste que hausser le ton pour exister dans une pièce demande une dépense calorique qu'il préfère garder pour scroller sur TikTok en rentrant. Mais avouer qu'on a la flemme d'exister socialement, c'est moche. Dire qu'on est « foudroyé par la fulgurance de ses propres connexions neuronales », c'est chic. C'est même presque érotique pour ceux qui aiment les diagnostics cliniques.

Le Zèbre en PLS a inventé le concept de la « supériorité par l'échec ». C'est une forme de judo mental : il utilise le poids de sa propre inadaptation pour vous faire tomber dans la culpabilité. Si vous parlez trop fort, vous êtes un agresseur. Si vous posez une question directe, vous violez son espace sacré. Si vous lui demandez de rendre son rapport de stage à l'heure, vous êtes un contremaître de l'âme qui ne comprend rien à la fluidité de sa pensée divergente.

C'est là que le Zèbre rejoint l'encyclopédie de la victime consentante : il a compris que le diagnostic est une immunité diplomatique. Autrefois, quand on était une nouille, on finissait par apprendre à nager à force de boire la tasse. Aujourd'hui, la

nouille porte une étiquette "Attention, gluten complexe" et demande à ce que l'océan s'adapte à sa mollesse.

Observez la gestuelle du Zèbre en situation de stress intense (c'est-à-dire quand la boulangère lui demande "Et avec ceci ?"). Il y a ce petit mouvement de recul, cette main qui passe dans les cheveux pour signifier que "ça bouillonne là-dedans", ce regard fuyant qui cherche une porte de sortie vers une dimension où les interactions sociales se font par télépathie bienveillante. Il ne vous regarde pas dans les yeux, non pas parce qu'il manque de confiance en lui, mais parce que « le contact visuel est une intrusion insupportable dans son paysage intérieur ».

C'est fascinant de voir à quel point la pathologisation de la paresse émotionnelle a pris le pas sur le caractère. On ne dit plus d'un mec que c'est un lâche qui n'ose pas quitter sa femme, on dit que c'est un « hypersensible en proie à un conflit de valeurs fondamentales ». On ne dit plus d'une fille qu'elle fait une crise de starlette parce qu'on a oublié son anniversaire, on dit que c'est une « émotionnelle à haut potentiel en décompensation ».

Le Zèbre adore le mot « décompensation ». Ça sonne comme une panne de réacteur sur un Boeing 747. Ça donne une dimension dramatique à ce qui est, au fond, juste une grosse colère de gamin qui n'a pas eu son jouet. Mais le Zèbre ne fait pas de caprices. Le Zèbre « sature ». Le Zèbre « s'éteint ». Le Zèbre « se met en sécurité ».

Et vous, le public, vous payez pour ça. Vous payez en attention, en patience, en excuses. Vous devenez les techniciens de surface de son ego fragile. Vous baissez le ton, vous éteignez les lumières, vous marchez sur des œufs parce que Monsieur ou Madame a décidé que sa timidité était une pathologie de luxe.

Le génie de la manœuvre réside dans l'inversion des rôles. Dans ce safari de salon, c'est vous qui finissez en cage. Vous êtes coincés par votre propre politesse. Vous n'osez pas lui dire : « Écoute, Jean-Eudes, tu n'as pas un cerveau en arborescence, tu

as juste peur de dire un truc débile, comme nous tous. La différence, c'est que nous, on assume d'être des cons de temps en temps, alors que toi, tu préfères te draper dans le linceul de la neuro-atypie pour ne pas avoir à risquer un râteau. »

Mais vous ne le direz pas. Parce que le Zèbre est protégé par la ligue de défense des gens « trop ». Trop sensibles, trop intelligents, trop profonds, trop tout. Il a réussi à faire de ses lacunes un piédestal. Sa difficulté à faire ses lacets ? Une preuve de son détachement des contingences matérielles. Son incapacité à garder un job plus de trois mois ? L'expression de son besoin viscéral de liberté intellectuelle face au carcan de l'entreprise.

La vérité, c'est que le Zèbre en PLS est le stade ultime de la victime consentante : c'est celui qui a réussi à faire croire que sa propre prison était un palais, et que c'est nous, les gardiens, qui devrions nous excuser d'avoir les clés. Il ne veut pas être « guéri » de sa timidité. Pourquoi le serait-il ? Elle lui offre le monde sur un plateau d'argent, avec un supplément de compassion gratuite.

Alors, la prochaine fois que vous croiserez un Zèbre qui se liquéfie parce que le serveur a ramené de l'eau gazeuse au lieu de l'eau plate, ne lui tendez pas la main. Ne l'aidez pas à sortir de sa PLS. Regardez-le mariner dans sa propre rayure. Laissez le silence durer, comme avec le banquier de tout à l'heure. Vous verrez alors, au bout de quelques minutes de malaise pur, de ce malaise qui pique les yeux, que le Zèbre finit par retrouver miraculeusement l'usage de la parole.

Il n'y a rien de tel qu'un bon vide social pour transformer une « arborescence mentale complexe » en une phrase très simple : « Bon, OK, j'avoue, j'avais juste pas envie de parler. » Mais ne rêvez pas trop. Dans le manuel de la victime, la sincérité est un bug informatique. Le Zèbre préférera toujours mourir d'asphyxie sociale plutôt que d'admettre qu'il est juste un humain un peu flippé. Après tout, entre être une personne banale qui a peur et être un martyr de la biologie, le choix est vite fait pour celui qui a décidé que souffrir était sa plus belle réussite.

# Chapitre 10

## Prédateur d'empathie : le loup déguisé en agneau

Approchez-vous. Un peu plus près. Ne craignez rien, il ne va pas vous mordre. Pas tout de suite. Regardez-le, là, assis dans le coin du canapé, les jambes repliées contre son torse, un plaid en cachemire jeté négligemment sur ses épaules comme une cape d'invisibilité sociale. Il a ce regard... vous le connaissez, ce regard. C'est le regard du petit faon qui vient de voir sa mère finir en terrine de forêt, mâtiné d'une lueur de génie incompris qui attend que la 5G mentale se connecte. C'est « l'Écorché Vif National », la mascotte de vos dîners en ville, celui pour qui on baisse le son de la télé et on tamise les lumières de peur de déclencher une « surcharge sensorielle ».

Si l'empathie était une cryptomonnaie, ce type serait le PDG de Binance et il viendrait de vider votre compte en banque pendant que vous lui serviez une tisane à la camomille bio.

Car voici la grande révélation, celle qui va faire grincer les dents de tous les thérapeutes en ligne à 80 euros la séance de validation émotionnelle : votre Zèbre préféré n'est pas une victime du monde moderne. C'est son maître. C'est un prédateur apex qui a compris que, dans une société saturée de narcissisme, la manière la plus efficace de dominer les autres n'est pas de montrer ses muscles, mais d'exhiber ses cicatrices. C'est le Loup de Wall Street déguisé en agneau de chez Nature & Découvertes.

Analysez la mécanique de précision de son attaque. Tout commence par une « vulnérabilité affichée ». Le Zèbre ne vous demande rien, physiquement. Il se contente d'exister avec une intensité douloureuse. Il est « trop ». Trop sensible, trop lucide, trop conscient de la finitude de l'univers entre le plat de résistance et le fromage.

C'est là que le piège se referme. En vous montrant sa fragilité, il active chez vous le syndrome du Saint-Bernard. Vous avez envie de le couvrir, de le protéger, de lui dire que « non, il n'est pas bizarre, il est juste spécial ».

Félicitations, vous venez de signer un CDI de serviteur bénévole.

À partir de cet instant, le rapport de force est inversé. Ce n'est plus lui qui subit le monde, c'est vous qui subissez son état émotionnel. S'il fait une crise de panique parce que vous avez utilisé un ton « un peu sec » (c'est-à-dire que vous lui avez demandé de passer le sel), c'est vous le monstre. C'est vous l'agresseur. C'est vous le « neurotypique » au bulbe rachidien aussi plat qu'une crêpe, incapable de saisir la complexité de son arborescence mentale. Le Zèbre règne sur l'assemblée par le vide. Il prend toute la place sans jamais bouger un petit doigt, simplement par la menace constante de son effondrement imminent. C'est le terrorisme de la larmichette.

Et ne vous y trompez pas, cette fragilité est un algorithme de haute voltige. Regardez comment il capitalise sur son « malheur ». Notre Zèbre national a transformé sa supposée inadaptation en un business model d'une efficacité redoutable. Il ne travaille pas, il « cherche sa place ». Il ne fait pas de dépression, il vit une « nuit noire de l'âme ». Il n'est pas insupportable en couple, il a juste un « attachement anxieux-évitant lié à son haut potentiel ».

C'est le génie du mal en action : transformer chaque défaut de caractère, chaque caprice d'enfant roi, en une pathologie noble qui nécessite votre dévotion totale. S'il oublie votre anniversaire, c'est parce que son cerveau était occupé à résoudre l'équation de la faim dans le monde ou à analyser la structure moléculaire d'un nuage. Si vous oubliez le sien, vous êtes un prédateur narcissique qui tente de l'effacer. Pile il gagne, face vous perdez, et entre les deux, il y a un espace de silence gêné qu'il utilise pour se recharger en adrénaline victimale.

Mais le coup de maître, le chef-d'œuvre absolu de ce prédateur d'empathie, c'est la

manière dont il utilise la « vérité ». Vous vous souvenez de ce moment où, poussé à bout, vous avez osé lui dire qu'il exagérerait peut-être un peu ? Qu'il n'était pas obligé de se liquéfier parce que le serveur avait ramené de l'eau gazeuse ? Observez sa réaction. Il ne s'énerve pas. Un prédateur classique hurlerait. Lui, il fait mieux : il vous regarde avec une pitié infinie. Ses yeux s'embuent, non pas de tristesse, mais de la satisfaction tranquille de celui qui vient de prouver que vous êtes, vous aussi, un rouage de la machine à broyer les âmes sensibles.

« Je savais que tu ne pourrais pas comprendre », murmure-t-il d'une voix qui semble sortir d'un puits sans fond.

À ce moment-là, vous vous sentez comme une merde. Vous avez envie de vous excuser. Vous avez envie de lui racheter une bouteille de Badoit et de lui masser les pieds. Et pendant que vous rampez, lui, à l'intérieur, il jubile. Sa structure mentale n'est pas en arborescence, elle est en toile d'araignée. Chaque vibration de votre culpabilité lui indique exactement quel fil tirer pour vous maintenir dans sa zone d'influence.

C'est là que réside la grande imposture de la Victime Consentante : elle n'est pas là pour guérir. Guérir serait une catastrophe économique et sociale pour elle. Si elle devient « normale », elle perd ses privilèges de divinité souffrante. Elle perd le droit d'être impolie, en retard, lunatique, et d'exiger le silence radio quand elle a « besoin de se retrouver ». Non, le Zèbre a besoin de sa cage dorée de souffrance comme un influenceur a besoin de son filtre lissant. C'est son identité, son bouclier, et surtout son épée.

Alors, la prochaine fois que vous le verrez s'effondrer parce que le monde est « trop bruyant », rappelez-vous que vous n'êtes pas devant un agneau blessé, mais devant un grand maître international d'échecs émotionnels. Il a déjà dix coups d'avance sur votre compassion. Il sait exactement quel soupir déclenchera votre réflexe de sauvetage. Il sait que votre besoin d'être une « bonne personne » est la laisse avec

laquelle il vous promène.

Le Zèbre ne cherche pas la lumière, il cherche votre ombre pour s'y cacher et vous vider de votre substance, une larme à la fois. C'est un parasite de luxe qui se nourrit de votre bonne volonté. Et le pire ? Le pire, c'est qu'il vous a convaincu que c'était un privilège de le nourrir.

Regardez-le encore. Il vient de lâcher un soupir. Un tout petit soupir, à peine audible, le genre qui suggère qu'il porte le poids de la misère humaine sur ses frêles épaules d'auto-diagnostiqué. Vous allez faire quoi ? Lui demander ce qui ne va pas ? Lui apporter un verre d'eau plate (la bonne, cette fois) ? Ou allez-vous enfin avoir le courage de rire ? De rire de ce spectacle de marionnettes où le fil est fait de votre propre culpabilité ?

La vérité, c'est que le prédateur d'empathie ne survit que parce que vous croyez en son scénario. Arrêtez d'applaudir, et l'acteur mourra de faim. Laissez-le dans son malaise, laissez-le gérer son eau gazeuse comme un grand garçon de trente-cinq ans, et vous verrez le miracle s'accomplir. Privé de son public, le génie du mal redevient ce qu'il a toujours été : un type un peu chiant qui a juste besoin de se trouver un vrai problème.

Mais il ne vous le pardonnera jamais. Car dans le monde du Zèbre, la seule chose plus grave que de souffrir, c'est d'être ignoré. Et être ignoré par une proie qui a compris le truc, c'est, pour ce loup déguisé en agneau, la seule véritable tragédie qu'il n'avait pas prévue.

# Chapitre 11

## L'Olympia rempli au chloroforme

Bienvenue dans le temple de la léthargie subventionnée par l'ego. Regardez bien cette file d'attente qui s'étire le long du Boulevard des Capucines. On dirait une procession de pèlerins en route vers un sanctuaire de la basse tension, ou peut-être une file d'attente pour une coloscopie collective. Ils sont deux mille. Deux mille personnes qui ont payé soixante balles — plus les frais de réservation, parce que se faire escroquer fait partie du protocole de soin — pour venir admirer le néant.

Entrez. Sentez cette odeur. Ce n'est pas l'odeur de la sueur des grands soirs, du rock'n'roll ou de la peur de rater son texte. Non, ça sent l'huile essentielle de lavande bio, le Kleenex mouillé et le mépris poli pour tout ce qui dépasse les 20 décibels. Bienvenue à l'Olympia, ce soir transformé en caisson de privation sensorielle géant.

Les lumières s'éteignent. Mais pas d'un coup, ce serait trop agressif pour leurs pauvres rétines de Zèbres survoltés. Non, elles déclinent doucement, dans un fondu enchaîné qui dure environ trois cycles de respiration ventrale. Et là, il arrive.

Le génie de la fragilité.

Il ne marche pas, il glisse comme une flaque d'eau tiède sur du lin non repassé. Il porte un pull en cachemire trop grand, parce que le contact du monde est une agression permanente pour ses terminaisons nerveuses en platine massif. Il s'assoit sur un tabouret en bois brut — le métal, c'est trop froid, ça lui rappelle le complexe militaro-industriel et son ex qui ne comprenait pas son besoin de silence pendant qu'elle passait l'aspirateur.

Pendant les dix premières minutes, il ne fait rien. Il regarde ses chaussures. Et le public ? Le public est en transe. Dans n'importe quel autre contexte, si un mec reste planté dix minutes sans bouger devant deux mille personnes, on appelle les urgences psychiatriques ou on vérifie s'il n'est pas mort d'une rupture d'anévrisme cérébral par excès de réflexion. Mais ici, non. Ici, c'est de l'art. C'est de la « présence ». C'est l'exploration du vide. En réalité, c'est juste une économie d'énergie cinétique qui ferait passer un paresseux sous Xanax pour un champion de Formule 1.

C'est le paradoxe ultime de la victime professionnelle : remplir une salle mythique avec une énergie proche du zéro absolu. C'est la thermodynamique inversée. On chauffe une salle à blanc pour qu'une larve puisse venir y grelotter.

« Je ne savais pas si j'allais venir ce soir », murmure-t-il enfin dans le micro. Sa voix est si basse qu'on dirait qu'il s'excuse d'exister auprès de ses propres cordes vocales. « Le monde est tellement... bruyant. »

Applaudissements. Mais attention, pas des applaudissements de beaufs. On claque des doigts doucement, comme des poètes beatniks en phase terminale, pour ne pas briser le cristal de son âme de porcelaine.

Le spectacle commence. Ou plutôt, l'absence de spectacle. Il nous raconte sa journée. Une épopée homérique où le monstre n'est pas un Cyclope, mais une caissière au Monoprix qui a scanné ses courgettes un peu trop vite. Il nous explique comment ce « micro-trauma » l'a obligé à s'allonger dans le noir pendant trois jours en écoutant des bruits de baleines dépressives. Et là, dans l'obscurité de l'Olympia, vous voyez des gens pleurer. Ils pleurent de gratitude. Ils se disent : « Enfin, quelqu'un qui comprend la souffrance indicible de devoir choisir entre le lait d'avoine et le lait d'amande quand on a une charge mentale de ministre de la défense. »

C'est le triomphe de la pornographie de la fragilité. On est au-delà du divertissement, on est dans l'homéopathie scénique. Plus le contenu est dilué, plus il est censé être

puissant. Si le mec restait assis pendant deux heures sans dire un mot avant de s'évanouir d'inanition émotionnelle, les critiques du \*Monde\* crieraient au génie absolu, à la déconstruction finale du patriarcat énergétique.

Ce qui est fascinant, c'est le modèle économique. Remplir 2000 places avec du chloroforme. Comment font-ils ? C'est simple : ils vendent de la validation. Chaque personne dans la salle est venue chercher le tampon « Victime Officielle » sur son passeport de vie. En regardant ce type se liquéfier sur scène sous le poids de sa propre « neuro-atypie » (terme médical pour dire qu'il est juste chiant), le public s'autorise à être tout aussi inutile, mou et exigeant.

Le « Zèbre » en chef lève une main tremblante. Il va faire son « grand numéro ». Il va boire un verre d'eau. Mais pas n'importe comment. Il regarde le verre comme s'il contenait le poison de Socrate. Il analyse le reflet de la lumière sur la paroi de verre. Il soupire. Il boit une gorgée. Et là, il s'arrête. Il fixe le public, l'œil humide. « Elle est... mouillée », dit-il.

Rire étouffé, plein de connivence. « Oh, qu'il est profond ! Qu'il est vrai ! » chuchote une dame au premier rang qui a probablement payé son abonnement à \*Psychologies Magazine\* avec le sang de ses employés.

On est en plein dans le narcissisme de la petite différence. On a transformé l'incapacité à gérer le réel en une forme de noblesse médiévale. À l'époque, on appelait ça la mélancolie des nantis ; aujourd'hui, c'est un business model à six chiffres. Le type sur scène est en train de monétiser son incapacité à faire ses courses tout seul, et il le fait avec le panache d'un martyr qui aurait oublié d'allumer le feu.

Le climax du show arrive quand il aborde « l'hypersensibilité ». C'est le mot magique. C'est la carte « Sortie de Prison » du Monopoly de la vie. S'il est en retard, c'est l'hypersensibilité. S'il est infidèle, c'est parce que ses émotions sont trop vastes pour un seul corps de femme. S'il n'a pas rendu son rapport à temps, c'est parce que

la police de caractère Calibri lui causait des micro-agressions visuelles.

« Je ressens tout plus fort que vous », lance-t-il avec une fausse modestie qui pue l'arrogance à plein nez.

C'est le cœur de l'arnaque. Sous prétexte qu'il est « plus fragile », il s'auto-proclame « supérieur ». C'est une aristocratie de la fêlure. L'Olympia n'est plus une salle de concert, c'est une nurserie pour adultes qui refusent de grandir mais exigent qu'on les admire pour leur couche culotte en soie.

Regardez l'énergie dans la salle. Elle est négative. Si on branchait une ampoule sur l'enthousiasme général, on éteindrait tout le quartier de l'Opéra. C'est une aspiration de vie. Le mec sur scène est un trou noir émotionnel. Il aspire votre temps, votre argent et votre oxygène, et en échange, il vous rend de la culpabilité. La culpabilité d'être « normal », c'est-à-dire de ne pas s'effondrer en larmes quand on voit un chiot ou une pub pour du jambon sans nitrite.

À la fin, il ne salue pas. Saluer, c'est trop violent, c'est trop conventionnel. Il se lève doucement, comme s'il portait toute la misère du monde sur ses épaules de coton-tige, et il quitte la scène en laissant son micro ouvert pour qu'on entende son dernier soupir. Un soupir à 120 000 euros de recette brute.

Le public sort de là en silence, les yeux hagards, comme s'ils venaient de vivre une expérience chamanique. Ils n'ont rien vu. Ils n'ont rien entendu d'intéressant. Ils n'ont pas ri (le rire est une agression sonore). Ils n'ont pas réfléchi. Ils ont juste été chloroformés par le récit d'une victime qui a compris que le plus court chemin vers la fortune était de se plaindre de la lumière du soleil devant des gens qui ont peur de l'ombre.

Et le pire ? C'est qu'ils reviendront l'année prochaine. Parce que dans un monde où tout le monde veut être spécial, être la victime la plus inerte de la salle est devenu le

grade ultime de la distinction sociale. L'Olympia est rempli, le vide est total, et le Zèbre, lui, est déjà dans sa loge, en train de compter ses billets avec des gants en velours pour ne pas s'irriter les doigts.

C'est ça, le génie du mal contemporain : transformer l'absence de talent et l'excès de narcissisme en une tragédie grecque pour CSP+. Rideau. Mais s'il vous plaît, fermez-le doucement. On ne voudrait pas lui causer un acouphène psychique.

# Chapitre 12

## La revanche du boloss certifié

Imaginez un prédateur. Pas le genre avec des crocs acérés, une musculature de statue grecque et un regard qui transperce l'horizon. Non, imaginez un prédateur en pull sans manches, avec une mèche hydrophobe et une propension pathologique à s'excuser auprès des meubles qu'il cogne. C'est lui, le Boloss Certifié. Pendant des décennies, on l'a parké au fond de la classe, près du radiateur, là où l'on oublie les parapluies et les destins médiocres. Mais le vent a tourné. Dans notre époque de bienveillance obligatoire et de fragilité érigée en totem, le boloss n'est plus une erreur de la nature ; c'est une force de frappe. Une arme de destruction massive par l'embarras.

Car là où le bandit de l'ancien monde arrivait avec un bas de laine sur la tête et un Magnum 44 pour vider les coffres, notre spécimen, lui, a compris que le véritable braquage du XXI<sup>e</sup> siècle se fait à la vulnérabilité.

Visualisez la scène. Il entre dans une agence de la Société Générale. Il ne court pas, il trébuche légèrement sur le paillason parce qu'il a des semelles orthopédiques. Il ne hurle pas « Tout le monde à terre ! ». Ce serait beaucoup trop invasif pour son espace sonore. Au lieu de cela, il s'approche du guichet avec la démarche d'un pingouin en pleine crise existentielle. Il porte un masque chirurgical, non pas pour dissimuler son identité, mais parce qu'il a lu sur un forum que la clim des banques véhicule des particules de gluten aéroportées.

Il pose un papier sur le comptoir. Ce n'est pas une demande de rançon griffonnée à la hâte. C'est un compte-rendu de sa dernière séance d'hypnose régressive de 14 pages, imprimé sur du papier recyclé à base de bouse d'éléphant.

La guichetière, habituée aux braqueurs nerveux ou aux retraités en colère, le regarde avec une incompréhension totale. Lui, il baisse les yeux. Il rougit. Ses mains tremblent comme s'il essayait de tenir un marteau-piqueur alors qu'il pèse quarante kilos mouillé.

— « Excusez-moi... vraiment... je ne voudrais pas vous déranger... je sais que vous avez une journée chargée... » murmure-t-il, la voix chevrotante.

— « Monsieur ? Je peux vous aider ? »

— « Voilà... je suis en pleine décompensation émotionnelle à cause de la structure néolibérale de votre établissement... et mon thérapeute dit que je dois confronter mes peurs. Du coup... est-ce que ce serait techniquement possible, si ça ne vous demande pas trop d'efforts, de mettre le contenu du coffre dans ce tote-bag "Save the Bees" ? Mais seulement les petites coupures, s'il vous plaît. L'encre des billets de 500 euros me donne de l'eczéma de contact. »

Et là, le miracle se produit. Le génie du Boloss Certifié entre en action. Dans un monde normal, la guichetière appuierait sur le bouton d'alarme. Mais nous ne sommes plus dans un monde normal. Nous sommes dans l'ère de la Victime Sacrée. Si elle refuse, elle est coupable de "validation systémique de l'oppression des neuro-atypiques". Si elle appelle la police, elle commet une "agression micro-sociale" sur un être en souffrance.

Le vigile s'approche, prêt à l'expulser. Le boloss se fige. Il fait une moue de petit chaton écrasé par un SUV.

— « S'il vous plaît... ne me touchez pas... je fais une hypersensibilité tactile... si vous me frôlez, je vais devoir faire trois semaines de retraite de silence dans le Larzac pour m'en remettre... c'est très coûteux... »

Le vigile s'arrête net. Il a peur. Pas peur du coup de poing, mais peur du procès en "manque de bienveillance". Il a peur de finir en vidéo sur TikTok avec un sous-titre : "Regardez ce mâle alpha toxique terroriser un zèbre en pleine crise de panique". Le vigile recule, s'excuse à son tour, et propose même un verre d'eau plate (température ambiante, pour ne pas agresser les amygdales du braqueur).

C'est la revanche ultime. Le boloss a transformé sa nullité sociale en un champ de force impénétrable. Il braque la banque avec une arme que personne ne peut contrer : la gêne. Il est tellement pitoyable que le monde entier se sent obligé de devenir son complice pour ne pas passer pour un monstre.

La guichetière commence à remplir le sac. Elle s'excuse même de ne pas avoir assez de billets de cinq euros.

— « Oh non, c'est moi... je suis vraiment désolé de vous imposer ça, » insiste le boloss, les larmes aux yeux. « Je me sens tellement illégitime dans ce rôle de criminel. C'est mon syndrome de l'imposteur, vous voyez ? Je ne mérite même pas de vous voler. »

— « Mais si, monsieur, ne dites pas ça ! » répond la guichetière, prise d'un élan de compassion absurde. « Vous faites ça très bien. Tenez, j'ai mis un petit élastique autour des liasses pour que ce soit plus facile à transporter. »

Le braquage dure trois heures, parce qu'il faut faire des pauses pour que le boloss puisse pratiquer sa cohérence cardiaque. À un moment donné, le directeur de l'agence sort de son bureau. Il voit le sac rempli d'argent. Il voit le type qui s'excuse d'exister. Qu'est-ce qu'il fait ? Il lui donne sa carte de visite en lui conseillant un excellent coach de vie qui travaille sur l'affirmation de soi par le vol à main armée inclusif.

Le boloss sort enfin de la banque. Il ne court pas vers une voiture de sport garée en

double file. Il s'en va à trottinette électrique bridée à 10 km/h, en portant un casque fluo trop grand pour lui. Il s'arrête à chaque passage piéton pour laisser passer les pigeons, car "leur vie a autant de valeur que la sienne, si ce n'est plus".

Les policiers arrivent. Ils voient cet homme s'éloigner avec un sac rempli de cash qui dépasse. Ils l'arrêtent.

— « Monsieur, qu'est-ce qu'il y a dans le sac ? »

Le boloss fond en sanglots.

— « De l'argent... mais c'est un fardeau symbolique... c'est le poids de ma honte... s'il vous plaît, ne me mettez pas de menottes, le métal froid me rappelle le divorce de mes parents... »

Les flics, décontenancés par tant de détresse fluide, finissent par lui mettre une petite couverture de survie sur les épaules et l'emmènent au poste en lui demandant si la sirène ne va pas trop fort pour son hyperacousie. Le lendemain, il fait la une de tous les journaux. On ne l'appelle pas "l'Ennemi Public Numéro 1". On l'appelle "Le Braqueur au Cœur de Beurre". On écrit des essais sur sa "rébellion passive face à la brutalité monétaire". Netflix signe déjà pour une mini-série de 8 épisodes où il sera joué par un acteur qui a l'air d'avoir été nourri exclusivement à la soupe de tofu pendant quinze ans.

C'est là que réside le génie du Zèbre dont nous parlions précédemment. Le Boloss Certifié a compris que dans une société qui a peur de faire mal, celui qui a mal en premier est le roi. Il a braqué la banque, il a braqué notre attention, et il a braqué notre moralité.

Il possède désormais deux millions d'euros sur un compte offshore (géré par une banque éthique qui investit dans les herbes folles), mais il continue de porter des

chaussures à scratch parce que les lacets, « c'est une contrainte mécanique que mon enfant intérieur refuse de valider ».

Il a réussi l'impossible : être un milliardaire dont on a pitié. Il est le seul type au monde capable de vous piquer votre portefeuille et de vous faire sentir coupable de ne pas l'avoir aidé à l'ouvrir. Il ne domine pas par la force, il domine par l'asphyxie bienveillante.

Alors, la prochaine fois que vous verrez un mec un peu gauche, s'excusant d'occuper 30 centimètres carrés dans le métro, méfiez-vous. Il n'est peut-être pas en train de subir sa vie. Il est peut-être en train de préparer le prochain casse du siècle, armé seulement d'une voix chevrotante et d'un besoin de câlin.

Et le pire dans tout ça ? C'est que quand il partira avec votre butin, vous lui direz probablement « Merci d'être passé, et bon courage pour votre hypersensibilité ». C'est ça, la revanche du boloss. C'est l'extinction des prédateurs par l'excès de proies professionnelles. Le lion est mort ce soir, étouffé par un pull en laine de mouton dépressif.

Rideau. Faites attention en sortant, la marche est un peu haute, on ne voudrait pas que vous fassiez un procès à la salle pour « agression gravitationnelle non consentie ».

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'encyclopédie de la victime consentante"*

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)